

ORTHODOXIE

N° 179 | 📄 | MAI 2019

BULLETIN DES VRAIS CHRÉTIENS ORTHODOXES (VCO) FRANCOPHONES

SOUS LA JURIDICTION DE L'ARCHEVÊQUE STEPHANE D'ATHÈNES,

PRIMAT DE TOUTE LA GRÈCE

ARCHIMANDRITE CASSIEN
FOYER ORTHODOXE
F 66500 CLARA

TÉLÉPHONE
0981776593 OU
0616804541

Nouvelles

Christ est ressuscité !

«Rien de nouveau sous le soleil», à part que les journaux nous bassinent depuis un moment avec le coronavirus. Voici un peu de nourriture spirituelle, – pour vous changer un peu les idées.

Vôtre en Christ,
archimandrite Cassien



TABLE DE MATIÈRE

- HOMÉLIE POUR LE SAINT JOUR DE PÂQUES
- HOMÉLIE POUR L'ANNONCIATION
- LE MONASTÈRE DE KOSINITZA ET SON ICÔNE
- DU DERNIER ET LOINTAIN EXIL DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME
- MON SEIGNEUR ET MON DIEU
- EXPLICATION D'UNE PRIÈRE
- GRAND-PÈRE LOUKA

**Au milieu de la fête désaltère mon âme
assoiffée,**

**car à tous les hommes, Sauveur, tu
déclaras :**

**Qu'il vienne à moi et qu'il boive,
celui qui a soif !**

**Source de vie, ô Christ notre Dieu, gloire à
toi.**

tropaire de la Mi-Pentecôte

HOMÉLIE POUR LE SAINT JOUR DE PÂQUES

saint Proclus de Constantinople (Homélie 14)

La fête que nous célébrons aujourd'hui est auguste, et cette assemblée est belle et nombreuse. Cette solennité comprend les Mystères anciens, et les nouveaux.

Non seulement les hommes prennent part à cette fête et témoignent la joie qu'elle leur inspire, mais les anges eux-mêmes se joignent à nous pour célébrer le triomphe de la Résurrection de Jésus Christ. Ils s'assemblent en troupes pour attendre Jésus Christ notre Dieu et notre Roi, et pour le recevoir dans le ciel comme le Vainqueur de l'enfer et de la mort. Tous les saints veulent être de la fête, et chantent à haute voix que Jésus Christ est l'origine et la source de la lumière. La terre qui a été abreuvée du Sang d'un Dieu, se réjouit; la mer se glorifie de l'avoir vu marcher sur ses eaux. Que tous ceux qui ont été régénérés par l'eau, et par le saint Esprit, fassent leurs efforts pour bien célébrer cette fête; mais que le premier homme, surtout, se réjouisse, pour avoir été délivré de l'ancienne malédiction.

La Résurrection de Jésus Christ doit nous combler de joie parce que sa Passion a été le l'origine de notre salut : sa mort nous a procuré l'immortalité, ses plaies ont été la cause de notre guérison, sa chute nous a relevés. Les Israélites célébraient autrefois cette fête en Egypte sous des préfigurations : l'Agneau qu'on immolait était le symbole de Jésus Christ crucifié. Mais l'Evangile veut que la fête de la Résurrection soit notre Pâque, et que nous la célébrions en esprit. La Loi des Juifs ordonnait qu'on immolât un agneau, mais dans la loi nouvelle, Jésus Christ est l'Agneau de Dieu; il est le bon berger qui donne sa vie pour son troupeau. Le Sang de l'Agneau qu'on répandait à l'entrée des maisons était une protection qui gardait les Juifs de la mort, mais maintenant le précieux Sang de Jésus Christ est répandu pour le salut du monde, et pour nous valoir la rémission de nos péchés.

Dieu fit mourir tous les premiers nés d'Egypte en une nuit, mais maintenant c'est le péché que l'on fait mourir le confessant; Pharaon fut englouti sous les eaux avec une nombreuse armée, mais maintenant le péché est comme noyé dans les eaux salutaires du baptême.

Les Hébreux en passant la Mer rouge faisaient retentir des chants de victoire : «Chantons les louanges du Seigneur, qui a fait éclater sa toute-puissance, et qui a précipité dans la mer les hommes et les chevaux». (Ex 15,1) Ceux qui sont sortis des eaux salutaires du baptême, disent aussi dans leurs chants de victoire «Il n'y a que Dieu qui soit saint, il n'y a que notre Seigneur Jésus Christ qui soit dans la gloire de son Père. Amen». Le prophète mêle sa voix à ce concert «Le Seigneur a pris possession de son royaume; il s'est revêtu de gloire» (Ps 98,1).

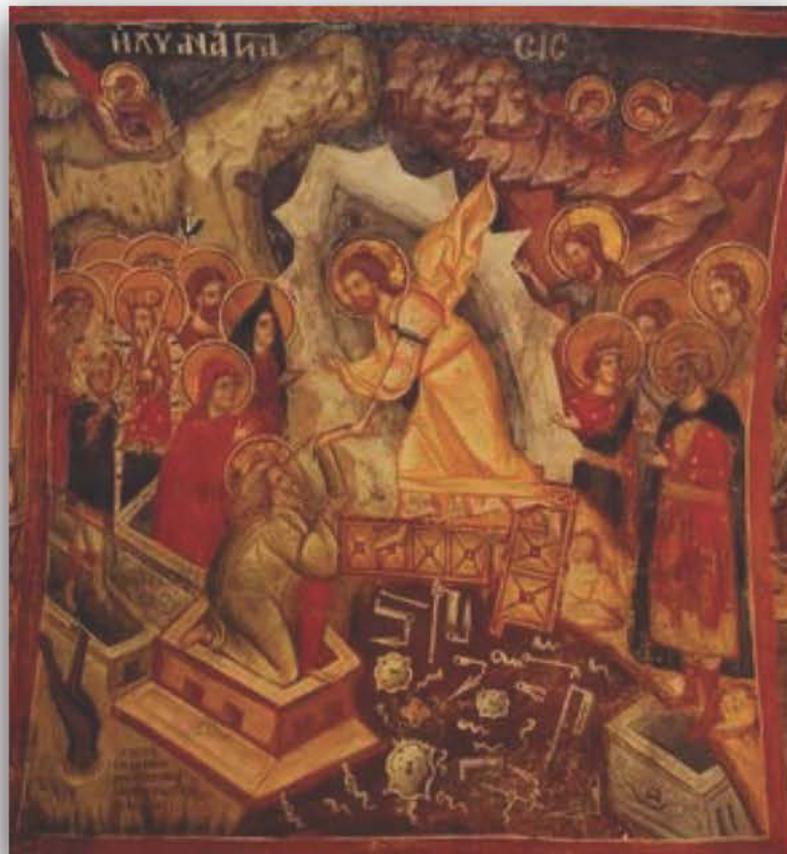
Après que les Hébreux eurent passé la Mer rouge, ils furent nourris de manne dans le désert; ceux qui ont été baptisés sont nourris d'un pain céleste : «Je suis descendu du ciel». C'est pour cela que le saint apôtre Paul s'écrie «Toutes ces choses qui leur arrivaient étaient des figures, et elles ont été écrites pour nous servir d'instruction à nous autres qui nous sommes rencontrés dans la fin des temps» (I Cor 10,11). Les Juifs se sont lourdement trompés et ils n'ont pas connu la vérité «Puisque s'ils l'avaient connue, ils n'auraient jamais crucifié le Seigneur et le Roi de gloire» (I Cor 2,8). Ces infortunés n'ont pas connu le mystère des oracles, ni des symboles, qui ne devaient durer que jusqu'à l'accomplissement de la vérité.

Un statuaire qui veut fondre une statue du roi en or, en argent, ou en cuivre, avant que d'entreprendre cet ouvrage, fait un modelé d'argile, et conserve exactement ce modelé jusqu'à ce qu'il ait parachevé la statue qu'il a envie de faire, d'autant que ce modelé contribue beaucoup à la perfection de son ouvrage. Mais quand la statue est finie, l'ouvrier brise le modelé qui lui devient inutile et ne lui est plus désormais d'aucun usage. C'est ainsi que les Juifs conservaient les figures et les symboles, avant que la Vérité se soit montrée dans le monde; mais depuis que Jésus-Christ s'est manifesté aux hommes et qu'il leur a appris qu'il était la lumière du monde, la Vérité, la Vie, la Résurrection; il est inutile de conserver les symboles, puisqu'ils cessent de l'être.

C'est en vain que les Juifs, ennemis déclarés de Jésus Christ, continuent d'égorger l'Agneau pour la rédemption du peuple, puisque le Fils de Dieu est le véritable Agneau qui efface les péchés du monde, lui qui a été immolé pour nous délivrer de l'ange exterminateur. Qu'ils renoncent maintenant à l'ancien levain pour s'attacher à la Vérité, qu'ils ne mangent plus de laitues sauvages puisque Jésus Christ a bu tout le fiel pour nous laisser un breuvage doux et

agréable, qu'ils célèbrent la Pâque comme nous, «Non avec du vieux levain, ni avec le levain de la malice et de la corruption d'esprit, mais avec les pains sans levain de la sincérité et de la vérité» (I Cor 5,8). Afin qu'après cette vie, nous chantions dans la compagnie des anges le triomphe de notre Maître, et que nous disions de concert : *Le Seigneur a pris possession de son royaume, il s'est revêtu de gloire.* (Ps 92,1)

C'est lui que nous devons honorer et adorer dans les siècles éternels. Amen.



**C'est le jour de la Résurrection :
peuples, rayonnons de joie.**

**C'est la Pâque, la Pâque du Seigneur,
de la mort à la vie,
de la terre jusqu'au ciel,
Christ-Dieu nous a fait monter,
chantant l'hymne de la victoire.**

Hirmos de Matines de Pâque

HOMÉLIE POUR L'ANNONCIATION

Juste quelques mots pour la fête de l'Annonciation. D'ailleurs, qui pourrait épuiser ce grand mystère par ses paroles ? «Je ne pense pas que le monde même pût contenir les livres qu'on écrirait,» dirait l'apôtre bien-aimé. (Jn 21,25)

«La sainte Écriture, oeuvre du Dieu tout-puissant, a ceci d'admirable que, même quand on l'a expliquée de mainte façon, il lui reste toujours des replis secrets où elle tient cachés des mystères. Il est très rare qu'une fois expliquée, elle ne garde pas un surplus pour de nouvelles et quotidiennes explications.» (Saint Grégoire le Dialogue; explication du Livre de Rois 1, 76,2)

C'est grâce à la Toute Sainte que le Sauveur a pu s'incarner et nous sauver. C'est aussi «grâce» au traître Judas que le Christ a pu aller vers sa Passion. Autres pourtant les mérites de la Vierge et autres les «mérites» du traître. Elle, elle est devenue plus-que-sainte, et «toutes les générations la nomment bienheureuse,» (Luc 1,48) et Judas est devenu «le fils de la perdition,» (Jn 17,12) selon le dire du Christ. «Ce qui est pour lui est une preuve de perdition, c'est pour elle de salut,» dirait l'apôtre Paul (cf. Ph 1,28)

L'Écriture sainte regorge d'exemples où l'on voit que Dieu s'est servi de telle ou telle personne pour réaliser l'économie du salut; parfois pour sa perte, parfois pour son salut. Par exemple, grâce à la jalousie des ses frères, le patriarche Joseph le Tout-bon, – qui est la figure du Christ, – est devenu l'intendant du Pharaon en Égypte. Quels mérites ont ces personnes ? Aucun ! Le roi Nebucadnetsar, servit à punir les péchés d'Israël (cf. Daniel), mais pour sa perte. Judith, par contre, qui coupa la tête d'Holopherne, fut glorifiée. (cf. Judith 13,8)

«Aujourd'hui est le commencement de notre salut ...» chante le tropaire de la fête. Lors de l'Annonciation, tout se joua pour réaliser le plan du salut. Ou la Toute Sainte donnait son *Fiat*, ou elle refusait. En cas de refus, Dieu aurait dû trouver un autre moyen pour nous sauver, mais cela se serait passé sans le consentement des hommes, il nous aurait, pour ainsi dire, forcé. La vierge Marie a donc donné, à la place de toute l'humanité, le consentement, et la synergie entre Dieu et les hommes a ouvert la voie salvatrice. D'ailleurs, comment Marie aurait-elle pu dire non, elle dont la vie antérieure s'était passée dans la pureté et l'innocence, et qu'aucun péché n'avait pu l'effleurer ?

L'archange Gabriel, – qui a apporté la salutation à la vierge Marie et a emporté son *Fiat* devant le trône de Dieu, – a contribué à anéantir le refus des anges déchus d'obéir à Dieu, ce qui avait entraîné leur chute, celle des hommes et même de toute la création. «Les esprits célestes ne viennent pas à nous de leur propre mouvement, c'est Dieu qui les envoie lorsque notre utilité l'exige; car leur occupation est de contempler l'éclat de la divine sagesse. *L'ange Gabriel fut envoyé,*» etc. Saint Basile le Grand (sur Isaïe) «Ce n'est point un ange quelconque, mais l'archange Gabriel qui est envoyé à la Vierge Marie. Il n'appartenait, en effet, qu'au plus grand des anges de venir annoncer le plus grand des événements. L'Écriture lui donne un nom spécial et significatif, il se nomme Gabriel, qui veut dire force de Dieu. C'était donc à la force de Dieu qu'il était réservé d'annoncer la naissance du Dieu des armées, du fort dans les combats qui venait triompher des puissances de l'air,» dit saint Grégoire le Théologien (hom. 34 sur les Evang.)

Le chant de la liturgie des vêpres dit : «Te découvrant l'éternel dessein, ô Vierge, Gabriel se tint devant toi et te salua en disant : Terre sans semilles, réjouis-toi, buisson qui brûles sans être consumé, abîme insondable au regard; réjouis-toi, viaduc menant de terre jusqu'au ciel, échelle que Jacob a contemplée, vase divin contenant la manne des cieus; réjouis-toi qui nous libères de la malédiction, réjouis-toi, espérance d'Adam et son relèvement; le Seigneur est avec toi.» (Lucernaire)

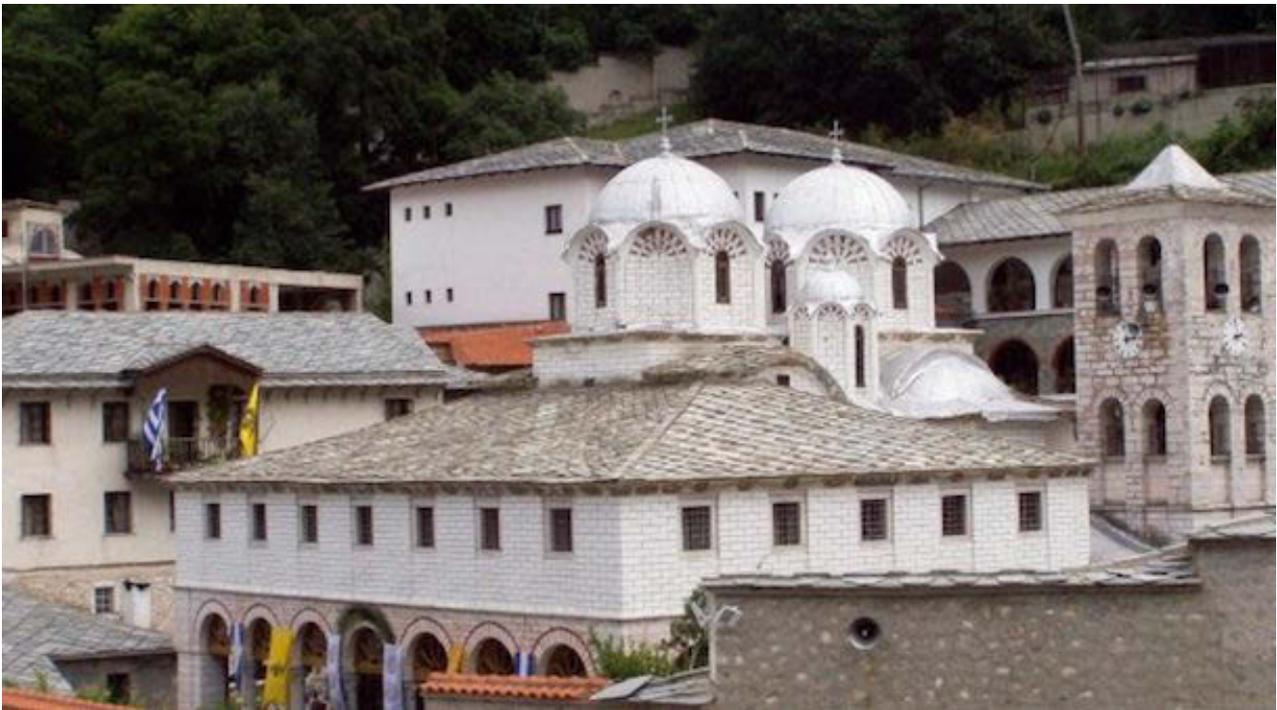
Encore un aspect secondaire qu'on voit parfois sur l'icône de la fête, que l'évangile ne mentionne pas, et à partir duquel un bon orateur pourrait même faire une longue homélie : La Toute Sainte tient dans sa main gauche le fil pourpre et le fuseau : elle tisse le voile du Temple, activité qui annonce sa maternité divine. (Le voile du Temple selon l'épître aux Hébreux figure la chair du Christ.)

Je passe sous silence beaucoup d'autres aspects de la fête de ce jour, comme la fécondation par l'Esprit saint, l'attente et l'annonce des prophètes, etc., car le silence et l'émerveillement conviennent plus à ce mystère sublime que mes pauvres paroles.

a. Cassien

LE MONASTÈRE DE KOSINITZA ET SON ICÔNE

Jadis il y avait un pauvre moine ascète qui cherchait un lieu pour construire une petite cellule en se promenant d'un lieu à l'autre, pour trouver où il lui plairait de construire sa cellule. Il arriva ainsi dans le lieu où se trouve aujourd'hui le monastère de Kosinitza. Il vit l'endroit, il lui plut, car ainsi l'avait-il vu en rêve : arriva une femme – qui était la Vierge – qui lui dit : «En tel lieu, qui est à trois sommets, là-bas, dans le milieu, tu dois faire un tout petit monastère; et par la suite moi, je vais l'agrandir». Et ainsi celui-ci – le moine, j'entends – commença à faire une toute petite église, et il n'y avait pas d'eau, et il hésita en se demandant comment il pouvait faire. Et tandis qu'il réfléchissait, voilà qu'il vit un oiseau noir, que nous appelons *kosovo* (=merle), qui sortait d'un buisson de ronces, les ailes mouillées. Mais il ne comprit pas, et ensuite l'oiseau entra de nouveau dans les ronces, de nouveau il en sortit, les ailes mouillées, et les secoua. Ainsi, par la sagesse de Dieu, il dit : «Allons couper les ronces pour voir : je pense qu'il y a de l'eau". Et ainsi, coupant les branches, il trouva de l'eau, exactement comme il voulait, là-bas où se trouve (la chapelle) de Sainte-Barbe dans le monastère, et dès lors ce premier fondateur appela le site du monastère Kosinitza, du nom de l'oiseau *kosovo*, qui lui indiqua où se trouvait l'eau.



Et ainsi, un beau jour, il alla couper un grand noyer, là où aujourd'hui on expose (l'icône de) la Vierge sur son piédestal le Mardi après Pâques, là où on fait l'aspersion. Et il tailla le tronc et se donna beaucoup de mal pour faire une icône. Et tandis qu'il allait la finir et ne l'avait pas encore bien poncée avec la pierre à aiguiser, voilà qu'elle se craque de haut en bas. Le malheureux moine fut triste et regretta que le bois eût craqué.

Donc il lâcha l'icône et alla d'arbre en arbre chercher un autre morceau de bois; finalement, dans ce lieu solitaire, apparut une femme jeune et très belle, qui tenait un petit enfant dans ses bras, et dit : «Qu'est-ce que tu cherches, père, que tu sois tellement affligé ?» Le moine lui répond : «Je voulais faire une icône, et je m'étais donné de la peine pendant beaucoup de temps, mais à la fin le bois craqua du haut en bas. Et maintenant je vais de lieu en lieu, avec l'espoir de trouver un bon morceau de bois à couper, mais je ne le trouve pas». La femme, qui était la Vierge, lui dit : «Cette icône est bonne, même si elle est fendue; retourne chez toi et ne te mets pas en peine». Et il lui répondit ainsi : «Si elle était bonne, je ne l'aurais pas laissée». La femme lui dit : «Fais comme je te dis, et viens, allons la voir; qu'est-ce que tu as encore à perdre ?» Et il lui répondit ainsi : «Allons mais est-ce que je ne sais pas qu'elle est vraiment craquée ?» Et ainsi cheminant tous deux, la femme lui fit signe d'aller par une autre route; et le

moine arrive à l'icône, voit qu'elle est fendue et dit : «Bête que je suis; j'ai cru au discours d'une femme stupide, et je me suis donné tant de peine pour arriver jusqu'ici. Mais, puisque je suis venu, je vais la prendre, la porter dans ma cellule pour la jeter dans le foyer, pour qu'elle me serve de bois».

Mais comme il la soulève – oh, incroyable miracle – il voit que dessus il y a une femme peinte, avec un enfant dans les bras, et des lettres qui disent «Enfantrice de Dieu» et pour l'enfant «Jésus Christ», non faite de main d'homme, mal taillée, qui de près semble de vrai bois, et de face on voit comme à l'intérieur du bois, comme dans un verre où on voit à l'extérieur le visage de l'homme, ainsi la voit-on, et son regard est vraiment terrible. Et alors ce moine tombe la face contre terre et dit : «Donc j'ai vraiment vu la Vierge de mes yeux»; il demanda pardon et se réjouit beaucoup dans son coeur, et il l'accrocha et la mit dans l'église, pour la gloire du Christ et de la Vierge.

Et un de ces jours-là, passaient en-bas sur la route principale trois frères, qui arrivaient d'un pays étranger et allaient dans le Péloponnèse, pour y bâtir un monastère. Et cette nuit-là, ils étaient restés pas loin de là quand leur apparut la Vierge en rêve qui leur dit : «Où allez-vous ?» et eux lui répondent : «Nous allons dans le Péloponnèse, si Dieu le veut, pour y construire un monastère». La Vierge leur dit : «Donnez de l'argent pour que soit construit ce monastère, qui se trouve sur ce mont; et si vous faites comme je vous dis, vous allez avoir une grande récompense, vous et toute votre souche».

Et ainsi, le matin, ils dirent : «Cette femme nous a dit la vérité; elle ne doit être aucune autre que la Vierge; venez, allons voir toute de suite sur la montagne». Et ainsi ils allèrent, et tout

en cherchant de lieu en lieu ils trouvèrent le moine ascète; et ils virent aussi l'icône de la Vierge, non faite de main d'homme, et s'étonnèrent grandement et remercièrent beaucoup la Vierge pour le fait que Dieu les jugea dignes de bâtir un monastère dans un lieu pareil. Et ainsi ils donnèrent tout ce qu'ils possédaient au moine, et il bâtit le monastère à leurs frais, comme on le voit aujourd'hui même, pour la gloire du Christ et de la Vierge, amen.

Et encore, pendant le temps de l'iconoclasme, quand Constantin le Copronyme avait envoyé dans tout le monde l'ordre de brûler les icônes partout où il y en avait, avec ceux qui les vénéraient, cet ordre arriva aussi jusque là-bas. Alors certains avouèrent à propos du monastère, qu'on avait des icônes, et ainsi on prit l'icône de la Vierge, non faite de main d'homme, et on l'attacha au desservant et on les jeta dans un grand feu qui avait été allumé, pour brûler aussi le moine avec elle. Et – oh, tes miracles, Christ Roi – rien ne brûla, ni l'icône ni le desservant; et ainsi, par la grâce de Dieu et de la Mère de Dieu, ils sortirent indemnes,



comme jadis les trois garçons, et c'est dès lors que l'icône s'est obscurcie.

Et plusieurs métropolitains ne croyaient pas que l'icône n'était pas faite de main d'homme, et ils la creusèrent avec un couteau et la taillèrent en profondeur, pour prouver qu'elle avait été peinte avec de la couleur; mais plus profond ils creusaient, plus apparaissait une peinture

encore plus belle, et jusqu'à aujourd'hui on voit les signes qu'ils y ont creusés. Et de tous ceux qui ont fait cela, à aucun n'est arrivé du bien par la suite.

Et ainsi, après cela, les pères l'ont recouverte d'argent, comme on le voit aujourd'hui, et comme elle est, et cette icône a aussi un secret : quand va arriver une épidémie ou quelque fléau au monastère, aussitôt l'icône s'ouvre un peu, jusqu'à un doigt, de haut en bas, là où elle est fendue, et elle se referme de nouveau par la suite. Et alors, dès que les pères voient cela, ils savent ce qui va leur arriver. Et pas seulement cela, mais elle a fait aussi beaucoup de miracles jusqu'à aujourd'hui, car quiconque se prosterne avec foi devant cette icône non faite de main d'homme obtient aussitôt la santé et tout ce dont il a besoin.

Tu vois, mon frère, quel grand don a la Macédoine par la grâce de la Vierge, un don que tout le monde n'a pas, et que beaucoup désirent, et ne peuvent obtenir. C'est pourquoi il faut que tu saches vraiment que ce lieu de la Macédoine est le jardin de ma Mère de Dieu à moi, la toute sainte Vierge, immaculée, pure, non faite de main d'homme, et c'est elle qui défend et protège toujours de tout mal la race des chrétiens, qui se trouve dans la région de Macédoine sous sa protection.

Regarde ce que l'apôtre Paul a dit dans l'épître aux habitants de Philippes : «Frères, il faut que vous ayez les mêmes sentiments qui étaient en Jésus Christ», et cetera, et il s'agit d'un apôtre de la Vierge, et cela te montre que la Vierge se trouve à Philippes, c'est-à-dire dans toute la Macédoine. Ainsi faut-il que tu croies, frère.

Dans : Conseils et mémoires de Synadinos, prêtre de Serrès en Macédoine (chapitre 4)

Le grand Constantin, l'empereur, avait un prêtre comme père spirituel, et un jour il le voit commettre un péché. Mais il ne le prit pas, pour lui faire tant de maux de toute sorte – est-ce qu'il ne pouvait pas faire ce qu'il voulait, lui qui était empereur, et ne pouvait-il aussitôt lui couper la tête, pour en faire un exemple ? Il n'agit pas ainsi, mais qu'est-ce qu'il fit ? Il enleva son voile, le prit et recouvrit le prêtre, et, pas à pas, il retourna en arrière. Et le prêtre ne s'aperçut pas de ce que fit l'empereur; et trois jours après ce prêtre dépravé célébra l'office. Alors l'empereur ne lui dit pas : «Dis donc, homme indigne et débauché et méchant, est-ce que tu ne sais pas ce que tu as fait avant-hier ? Tu as sali l'autel de Dieu et comment ne crains-tu pas que la terre ne s'ouvre et qu'elle ne t'engloutisse ?» Il ne parla pas ainsi, mais, tout empereur qu'il était, il s'abaissa et alla baiser la main du prêtre et prit même le pain béni. Et – oh, miracle – l'empereur avait la lèpre sur le front et il avait subi de nombreux traitements et nombre de médecins s'occupèrent de lui et aucun ne put le guérir; et alors aussitôt il guérit de la lèpre parce qu'il avait montré une grande patience. Est-ce que tu vois ce que gagne celui qui a de la patience ? Et vous, qui n'êtes pas empereurs, mais seulement de pauvres hommes; mais si vous aviez été des personnages importants, qu'est-ce que vous auriez fait ? Et donc, qu'il ait commis le péché, ou qu'il ne l'ait pas commis, vous ne deviez pas agir ainsi.

Il nous faut beaucoup de larmes, beaucoup de crainte, beaucoup de patience et de prière insistante, pour que nous soit révélée la portée d'un seul mot du Maître, et qu'ainsi nous connaissions le grand mystère caché dans les moindres paroles et que nous exposions nos vies, jusqu'à la mort, pour un seul trait des commandements de Dieu.

saint Syméon le Nouveau Théologien (catéchèse 3)

Quand nous venons à considérer avec attention les fléaux publics que Dieu nous envoyé, et la conduite de ses jugements cachés sur nous, alors nous ne pouvons nous empêcher de fondre en larmes. C'est pourquoi Héliu dit ensuite : *Et les enseignant, il les instruit avec une sévère discipline.* Car lorsque l'âme entre dans la considération de ces choses, et qu'elle se déchire elle-même par la pénitence, les larmes, qu'elle répand dans sa componction et sa douleur, sont comme autant de blessures qu'elle reçoit; ce qui fait dire à Salomon qui avait en vue ces deux sortes de peines et de châtiments : *Les meurtrissures des coups, et les plaies qui pénètrent jusques dans le ventre, guérissent les maux.* Le Sage entend par les meurtrissures des coups, les châtiments de Dieu que nous recevons dans notre chair; et par les plaies qui pénètrent jusques dans le ventre, il nous veut marquer les blessures intérieures que la componction fait dans le coeur. Car comme le ventre s'étend quand il est rempli de viandes; de même l'esprit s'enfle et s'élève quand il est plein de pensées mauvaises.

Ainsi il est vrai de dire que ces deux sortes de blessures guérissent les maux : parce que les peines extérieures que l'on souffre dans la chair, purifient les pécheurs; et que la douleur de la pénitence perce l'enflure pernicieuse de l'âme. Mais il y a entre elles cette différence, que les premières marquent les fléaux et les châtiments, et que les autres ne signifient que la componction et les larmes. Les unes tourmentent en nous affligeant, et les autres nous consolent et nous fortifient. Les unes par la douleur nous causent de la tristesse, et les autres par la tristesse nous procurent de la joie. Comme néanmoins cette componction salutaire perce et déchire notre coeur, c'est avec beaucoup de raison qu'elle est ici nommée *une sévère discipline.*

Car il y a quatre différents motifs qui excitent fortement la componction dans une âme juste. Le premier est, lors qu'elle se souvient du mal qu'elle a fait, en considérant où elle a été. Le second, lors que la crainte des sévères jugements de Dieu la fait rentrer en elle-même pour penser, où elle sera. Le troisième, lors que faisant une sérieuse attention sur les maux de la vie présente, elle regarde avec douleur l'état où elle est. Et le quatrième, lors qu'envisageant les biens éternels de la vie future, elle jette ses yeux baignés de larmes vers cette bienheureuse demeure où elle n'est pas. ...



Le saint homme Job faisait réflexion sur les maux de la vie présente, lors qu'il disait : *La vie humaine est une continuelle tentation sur la terre. ...*

C'est par un conseil de miséricorde que Dieu trouble ainsi le vie des élus dans le temps de leur pèlerinage sur la terre. Car la vie présente n'est qu'un chemin dans lequel nous devons avancer sans cesse vers notre patrie. C'est pourquoi Dieu par la conduite secrète de ses jugements nous trouble par de fréquentes agitations, de crainte que nous ne mettions tout notre amour dans la voie, au lieu de le conserver pour cette patrie céleste.

Dans : saint Grégoire le Grand (Morales sur Job 3,25)

L'abba Pambo avait envoyé son disciple à Alexandrie pour y vendre le produit de son travail. Il y passa, comme il nous disait, seize jours, dormant la nuit dans le narthex de l'église, au sanctuaire du saint apôtre Marc. Après avoir vu l'office de l'église, il s'en retourna chez le vieillard; il avait même appris des tropaires. Le vieillard lui dit donc : «Je te vois troublé, mon enfant, te serait-il arrivé une tentation dans la ville ?» Le frère répond : «Parbleu, abbé, nous gaspillons nos journées en ce désert dans la nonchalance, sans chanter ni canons ni tropaires. Pendant mon séjour à Alexandrie, j'ai vu les clercs de l'église, comment ils chantent, et j'en ai une grande tristesse. Pourquoi ne chantons-nous pas, nous aussi, des canons et des tropaires ?» Le vieillard lui dit : «Malheur à nous, mon enfant, les temps sont proches où les moines abandonneront la nourriture solide, parole du saint Esprit, pour s'adonner à des hymnes et à des tons. Quelle componction, quelles larmes peuvent naître de ces tropaires, lorsqu'on se tient dans l'église ou dans sa cellule et qu'on élève la voix comme un bœuf ? Car si c'est devant Dieu que nous sommes debout, nous devons nous tenir en sa Présence avec beaucoup de componction et non pas avec de grands airs. Les moines ne sont pas venus dans cette solitude pour se tenir devant Dieu en se rengorgeant, pour chanter des cantiques, rythmer des mélodies, agiter les mains et sauter d'un pied sur l'autre; mais nous devons, dans la crainte de Dieu et dans le tremblement, dans les larmes et les gémissements, avec une voix pleine de révérence et prompte à la componction, contenue et humble, offrir nos prières à Dieu. Je t'en prévient, mon enfant, il viendra des temps où les chrétiens corrompront les livres des saints apôtres et des divins prophètes, où ils gratteront les saintes Écritures pour écrire des tropaires et des discours helléniques; leur esprit se pâmera de ceci et il se dégoûtera de cela. C'est pourquoi nos Pères nous ont dit que les habitants de ce désert ne devaient pas écrire les Vies et les Paroles des Pères sur des parchemins mais sur des papyrus, car la génération à venir s'apprête à gratter les Vies des Pères pour écrire à la place selon ses caprices. Grande sera la calamité qui vient.» Le frère lui dit : «Quoi donc ? Les coutumes et les traditions des chrétiens seront changées ? N'y aura-t-il donc plus de prêtres dans les églises pour que cela se produise ?» Le vieillard dit : «En ces temps-là l'amour de beaucoup se refroidira (Mt 24,12) et il y aura une tribulation qui ne sera pas minime, des incursions de nations et des mouvements de peuples, un bouleversement des royaumes, le relâchement des prêtres et la négligence des moines. Les higoumènes mépriseront leur salut et celui de leur troupeau; tous auront de l'ardeur et de l'exactitude pour la table; ils seront batailleurs, mais lents à la prière; prompts à la médisance, toujours prêts à juger de haut, sans vouloir imiter ni même entendre les Vies et les Paroles des Vieillards; bien plutôt ils les invectiveront et diront : «Si nous avons vécu en leur temps, nous aurions lutté, nous aussi.» En ces jours-là les évêques auront des égards pour les grands personnages, jugeant par vénalité, ne prenant pas la défense des pauvres en jugement, opprimant les veuves, accablant les orphelins. Alors se répandront dans le peuple l'incrédulité, la haine, l'inimitié, la jalousie, les intrigues, les vols et l'ivrognerie.» Le frère dit : «Alors que fera-t-on dans de telles conditions et en ces temps-là ?» Et le vieillard répondit : «Mon enfant, en ces jours-là celui qui sauvera son âme la sauvera, et il sera appelé grand dans le royaume des cieux (cf Mt 5,19).»

Nous devons jeter les yeux sur la vie des justes, pour bien reconnaître quelle est la nôtre. Leur beauté spirituelle nous est proposée comme un modèle auquel nous devons nous rendre semblables; et c'est comme un livre vivant qui nous doit apprendre tout ce qu'il faut faire.

saint Grégoire le Dialogue (commentaire sur Job volume 3, livre 26,4)

DU DERNIER ET LOINTAIN EXIL DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

dans : Histoire ecclésiastique de Nicephore Xanthoupolis (chapitre 37)

Alors que saint Jean Chrysostome était en Cucuse, il fut bénignement reçu et traité d'Adulphe, évêque. Et là, il reput à plusieurs personnes de pain spirituel, qui est la parole de Dieu, laquelle confirme vraiment les coeurs et illustre les esprits. Il composa pareillement grand nombre de livres bien utiles et nécessaires; car quelques calamités qui lui soient advenues ne purent empêcher la langue de celui-ci, écouante ainsi que quelque fleuve impétueux. Il composa plusieurs livres de patience, et que non seulement nous ne devons être lâches de coeur, mais aussi n'être aucunement offensés aux adversités. Il écrivit aussi plusieurs épîtres à sainte Olympiade : en tout à savoir quinze de nombre, contenant une merveilleuse grâce de consolation; auxquels il dit que seulement nous devons avoir en horreur le péché. Il raconte aussi en ceux-ci les tribulations qu'il endura sur le chemin, et comment l'ayant retiré de désespoir, il l'avait dressée en bonne espérance; ensemble comme durant l'ardent été, sur les chemins il avait combattu avec une véhémence fièvre. Il récite aussi les vices de son estomac; et raconte de Galle, méchant homme, lequel emmena l'homme juste en exil, ensemble l'incommodité des hôtelleries, faute de serviteurs, l'indigence des choses nécessaires, voire qu'il ne pouvait recouvrer aucun médecin, ensemble de la terreur des Isauriens. Davantage comme les moines enragés contre lui voulurent brûler son logis; comme toutes choses lui furent contraires au chemin, et ceux qui étaient avec lui, non seulement n'ont eu aucune pitié de lui, mais aussi empêchèrent que quelqu'un ne lui fit miséricorde, menaçant grièvement un chacun qui le regardait de compassion. Outre plus, il se complaint du chemin, à savoir à cause qu'il était pierreux, difficile, bossu et moleste; et pour cette cause prie cette heureuse dame, qu'elle médite ces choses en ses oraisons, à ce qu'il ne fut envoyé plus loin, disant que le labeur du chemin lui était plus grief que six cents exils. Ces épîtres et autres qu'il envoya à l'évêque Cyriaque, comprennent toutes ces choses et autres semblables. Or, pour ce que ses adversaires étaient fâchés de ce qu'il était en Cucuse, ils le firent mener en Arabisons. Aussi ceux qui le menaient étudiaient faire que le promenant d'un lieu en autre souvent, il perdît coeur et courage et finit misérablement sa vie. Mais d'autant qu'il était de plus en plus assailli de diverses tribulations, d'autant il surmonta davantage toutes fortunes, et reluisait en splendeur de patience, tant était grande en lui la plus saine philosophie, qu'il était renforcé d'afflictions, et rendait une copieuse lumière, ainsi que la flamme sortie du feu, s'il est entretenu d'un grand amas de bois. De là il fut mené à Pityonte, selon qu'il avait été commandé. Or, Pityonte est un bourg, assis en une fâcheuse solitude, à la fin de la mer Pontique, voisin de très cruels barbares. Ainsi qu'on le menait en ce lieu, alors qu'il devait partir de ce monde, il faisait de nuit sa prière à Dieu, quand soudain l'apparurent saint Pierre et saint Jean, conducteurs de sa vie passée, lesquels lui assistèrent et aimablement conversant avec lui, l'avertirent qu'il aurait victoire des diables, et rendrait son âme à Dieu, ensemble jouirait avec liesse de plusieurs biens inestimables. Et alors le repurent de viande céleste et ineffable, en sorte que depuis ce temps il ne prit aucune nourriture. Ces propos depuis furent récités par ceux auxquels ce bon personnage se fiant, les avait révélés et déclarés. De là en avant aussi il combattit encore plus heureusement contre les adversités. Car ceux qui avaient charge de le mener, faisaient grandes journées, et quelquefois cheminaient alors que les grosses et drues pluies tombaient du ciel, quelquefois aussi alors que les rayons du soleil les brûlaient. Aussi pour récompense de la cruauté qu'ils exerçaient contre lui, plusieurs honneurs leur étaient proposés. Toutefois il ne put voir Pityonte, savoir selon qu'Epiphane avait prédit. Arrivé au bourg de Comane, situé en Arménie, il fut mené au temple de Basilisque martyr, lequel on dit avait été évêque et avait combattu le combat du martyr sous Maximin de Nicomedie. Là, le martyr apparaissant à lui : «Aie bon courage, mon frère, dit-il, car le jour de demain nous joindra ensemble.» Il commanda aussi au garde du temple qu'il apprêtait un lieu pour Jean. Depuis ce lieu ayant, contre leur opinion, délaissé leur droit chemin et erré bien trente stades loin, ils revinrent à l'église de ce martyr. Par quoi ayant disposé de ses affaires, et apprêté sa langue pour enseigner, il se dévêtit de ses vêtements plus joyeusement que de coutume, en sorte qu'il prit lui-même ses souliers; puis par la communion reçut la divine sanctification, rendant cette action de grâces : «Gloire soit à toi ô mon Seigneur de toutes choses !» Puis s'étant signé du signe de la croix, sous laquelle il avait vécu, il entra au repos bienheureux, vivant et régnant avec Jésus Christ, pour lequel il endura plusieurs longs labeurs, heureux vraiment de trépasser en cette sorte, renommé en

félicité; mais qui était déploré de ceux qui l'avaient connu, ou médiocrement goûté sa mellifère doctrine arme. Son décès échut au jour auquel nous célébrons l'Exaltation de la vivifiante croix, qui est le quatorzième de septembre. Car il était raisonnable que celui qui avait passé toute sa vie sous la croix, et avait mis sa gloire non à autre chose qu'à la croix, déposât et rendît la cendre en ce même jour de fête, qu'il avait reçu de cette matière commune, et fut porté et exalté en haut devant Dieu. Alors aborda en ce lieu une multitude innombrable d'hommes et femmes vivants selon Dieu, lesquels s'assemblèrent de la Syrie, Cilicie, Pont et Arménie; lesquels après l'avoir honorablement enseveli près du martyr Basilisque, partirent de là, et retournèrent en leurs maisons.



Dieu ne refait pas des réponses particulières à chacune de nos demandes; mais il compose un discours si admirable, qu'il satisfera à toutes les questions qu'on lui pourra jamais faire. Et en effet chacun trouve dans l'Écriture divine, s'il a le soin de l'y bien chercher, les causes et les raisons de tout ce qui nous regarde; et il n'est point nécessaire, lors que nous souffrons quelque peine, d'attendre que Dieu nous fasse des réponses particulières pour nous instruire. Car il répond en général dans ce livre merveilleux à toutes les questions que nous pouvons faire, sur ce que chacun de nous endure en ce monde. Et c'est là que la vie de ceux qui nous ont précédé, doit servir de modèle à ceux qui les ont suivis.

saint Grégoire le Dialogue (commentaire sur Job volume 3, livre 25,12)

MON SEIGNEUR ET MON DIEU !



La semaine lumineuse vient de se terminer avec le dimanche de Thomas, et le temps pascal continue jusqu'à l'Ascension. Ce dimanche aujourd'hui s'appelle également Antipâque. «Anti» peut avoir différents sens : «contre», comme dans «Antichrist» (non «Antechrist». «Ante» veut dire «avant»). «Anti» peut aussi signifier «à la place», «au lieu», comme pour : Antidore (le pain béni) qu'on donne à la place de la sainte communion. «Anti» peut aussi signifier : «en face», «à l'opposé», ce qui est le sens pour la fête d'aujourd'hui.

Je voudrais me focaliser sur ce que dit l'apôtre Thomas quand le Sauveur lui montra ses mains et ses pieds en disant : «Avance ici ton doigt, et regarde mes mains; avance aussi ta main, et mets-la dans mon côté; et ne sois pas incrédule, mais crois.» (Jn 20,27) «Mon Seigneur et mon Dieu,» répliqua l'apôtre incrédule.

Jusqu'à la passion du Christ, les apôtres voyaient le Christ comme Fils de Dieu, comme Messie, sans être conscient qu'il est Dieu par nature. Thomas maintenant dit clairement «mon

Dieu», après avoir pris conscience que le Seigneur est (et non fut) ressuscité par sa propre force. L'ange dit bien aux myrophores : «qu'il **est** ressuscité des morts», (Mt 28,7) et non qu'il **fut**...

L'hypakōi de Pâque dit bien également : «Devançant l'aurore, Marie et ses compagnes trouvèrent la pierre roulée devant le sépulcre, et entendirent l'ange leur dire : *Pourquoi cherchez-vous parmi les morts comme un homme Celui qui est dans la lumière éternelle ? Voyez le suaire. Courez donc annoncer au monde que le Seigneur **est** ressuscité, qu'Il a tué la mort, car Il est Fils du Dieu qui sauve le genre humain.*»

Ce n'est que Dieu lui-même, – qui est la Vie, – qui peut ressusciter par sa propre force. Nous autres serons ressuscités au dernier jour. L'exclamation de Thomas «mon Dieu,» peut suffire pour confondre tous les hérétiques et sectaires qui nient la divinité du Christ, et ne le considèrent que comme un dieu créé dans le meilleur cas.

Jésus répliqua à Thomas : «Parce que tu m'as vu, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru !» (Jn 20,29) Nous qui n'avons pas vu de nos yeux de chair le Christ ressuscité, ni touché ses plaies, nous sommes donc heureux si nous croyons à la Résurrection du Christ qui nous a ouvert de nouveau les portes du paradis.

Une dernière question : Est-ce que Thomas a finalement touché les plaies du Ressuscité, après que celui-ci l'eut invité à le faire ? L'évangile n'en dit rien mais sur les icônes de la fête on voit bien que l'apôtre touche le corps du Christ.

Terminons avec une citation de saint Grégoire le Théologien : «Notre Seigneur offre au toucher cette même chair, avec laquelle il était entré les portes demeurant fermées. Nous voyons ici deux faits merveilleux et qui paraissent devoir s'exclure, à ne consulter que la raison; d'un côté, le corps de Jésus ressuscité est incorruptible, et de l'autre cependant, il est accessible au toucher. Or, ce qui peut se toucher doit nécessairement se corrompre, et ce qui est impalpable ne peut être sujet à la corruption. Notre Seigneur, en montrant dans son corps ressuscité, ces deux propriétés de l'incorruptibilité et de la tangibilité, nous fait voir que sa nature est restée la même, mais que sa gloire est différente.» (Homélie 20)

a. Cassien

Les âmes attachées par un long usage à la coutume d'une vie charnelle, ne peuvent pas facilement être dégagées des choses basses et terrestres, si on ne les conduit comme par degrés pour les faire avancer peu à peu dans les voies d'une vie nouvelle. C'est pourquoi le Seigneur usant avec le peuple d'Israël, lorsqu'il était encore en Egypte, d'une conduite douce et modérée, semble condescendre à leur convoitise, secrète en leur ordonnant d'enlever les vases d'or et d'argent de leurs voisins. Cependant ils ne furent pas plutôt arrivés à la montagne de Sinaï, que la loi qu'ils y reçurent, leur défendait de désirer le bien de leur prochain. C'est encore pour cela qu'il leur est commandé dans la même loi, d'exiger un oeil pour un oeil, et une dent pour une dent. Mais lorsque la grâce a été révélée aux hommes, il leur est ordonné, lorsqu'ils sont frappés sur une joue, de tendre l'autre. Car comme la colère pousse toujours la vengeance au delà de l'offense, apprenant premièrement à ce peuple grossier de ne pas rendre plus de mal qu'ils n'en auraient reçu, on les instruit peu à peu, pour les conduire enfin à cette haute perfection, de souffrir toutes sortes de maux volontairement, et sans se venger en quel que manière que ce puisse être.

saint Grégoire le Dialogue (commentaire sur Job livre 11,11)

EXPLICATION D'UNE PRIÈRE

Dans le tombeau, tu étais avec ton corps.

En enfer avec ton âme comme Dieu.

Au paradis avec le larron.

Sur le trône avec le Père et l'Esprit, ô Christ, toi l'Infini qui remplit tout.

Quelques explications concernant cette prière que le prêtre dit à la fin de la proskomédie (préparation des saints dons), quand il contourne l'autel en encensant.

Le corps du Christ fut enseveli dans le sépulcre, séparé de son âme et de la divinité. Non que la divinité fut absente, car elle remplit tout, étant infinie et omniprésente. Le corps du Seigneur reposa dans le tombeau, sans connaître la corruption, jusqu'à la résurrection le troisième jour.

Après sa mort, le Christ alla en Hadès, avec son âme et comme Dieu, afin de briser les verrous et libérer les justes qui y étaient captifs. Pourtant il n'y resta pas car le diable cracha, pour ainsi dire, cette âme, qui est en même temps Dieu, et qu'il ne pouvait donc pas la retenir. Il avait avalé l'hameçon, sans se douter qu'il contenait la divinité.

Le larron, n'était pas encore en Hadès, car quand le Sauveur rendit son esprit, les deux larrons vivaient encore, comme en témoigne l'évangile : «Les soldats vinrent donc, et ils rompirent les jambes au premier, puis à l'autre qui avait été crucifié avec lui. S'étant approchés de Jésus, et le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes; mais un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il sortit du sang et de l'eau.» (Jn 19,32) Les soldats rompirent les jambes des larrons afin de les faire mourir et les ensevelir ainsi que le Christ, selon la demande des juifs qui craignaient que les corps restent sur la croix pendant le sabbat qui était un grand jour. Donc, le bon larron Disme ne passa pas par l'enfer, comme tous les autres justes qui se sont endormis après Pâque et jusqu'à la fin du monde. Le diable n'a aucun pouvoir sur eux, car ils sont déjà ressuscités avec le Christ, ce qui n'est pas le cas pour les justes avant la résurrection du Sauveur.

Le bon larron alla donc directement au paradis avec le Christ, et le même jour encore, selon le témoignage des évangiles : «Je te le dis en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis.» (Luc 23,43) On ne le voit pas sur les icônes de la descente aux enfers, mais bien avec sa croix au paradis sur les fresques du dernier Jugement.

Le Christ, s'assit sur «le trône avec le Père et l'Esprit,» dans son humanité. Sa divinité n'a jamais quitté, bien sûr, cette place. C'est avec son âme qu'il s'est assis, et non pas encore avec son corps, qui attendit l'Ascension !

Je m'explique en tant qu'homme, en balbutiant, et je cache donc plutôt ce mystère que je ne le révèle. Ce n'est pas pour rien que «depuis la sixième heure, les ténèbres couvrirent toute la terre,» comme dit l'évangile, car ce grand mystère de la mort et de la résurrection du Sauveur, les anges même ne peuvent le saisir, et nous, de notre côté, le comprendrons selon notre capacité, que nous aurons acquise après notre résurrection, si Dieu nous en rend digne.



a. Cassien

le bon larron avec Abraham et les justes au paradis

GRAND-PERE LOUKA

Un récit anonyme du siècle dernier

Dans le grand village de K., haut lieu de commerce, on organisait chaque année, pendant la dernière semaine avant le grand Carême, de grands divertissements. On amenait pour cela des manèges, un théâtre de foire et son guignol, un orgue de barbarie et autres objets d'amusements. Les habitants de différents villages et hameaux venaient se retrouver pour cette occasion, pavoisant sur leur traîneaux bariolés, exhibant les uns devant les autres les harnachements de leurs chevaux et leur propre toilette de fête. Et c'était étrange d'entendre en même temps chanter l'orgue de barbarie, cliqueter les grelots des troïkas lancées à toute vitesse et la petite cloche de l'église appeler les fidèles, d'une sonnerie monotone, à venir accomplir la prière de pénitence et ses prosternations d'avant le Carême.

«Eh, gare à vous !» criait d'une voix rauque aux passants qui traversaient devant ses chevaux un cocher à moitié ivre au chapeau perché sur la tête ... Tous se pressent comme si une affaire extrêmement urgente les attend, comme s'il fallait aider un ami dans le malheur et qu'ils ménagent chaque minute, craignant d'arriver en retard. Tous sont attirés par le divertissement qui les captive par son déchaînement et tous se dépêchent. Où ça ? Mais voyons, pour ajouter des péchés à leurs péchés précédents. Motia, un jeune garçon de quinze ans, fils de l'instituteur du village, ne pouvait à cause de son rhume sortir s'amuser avec ses amis et était obligé de rester à la maison. Ses parents étaient partis manger des blinis chez le marguillier et il était resté avec son grand-père Louka qui s'était retiré chez son fils.

Tous deux étaient assis à la fenêtre qui donnait sur la rue et par laquelle on voyait s'élever en tourbillon la poussière de neige provoquée par la course rapide des traîneaux. Motia soufflait sur la vitre et, sur la buée qui s'y formait, écrivait avec le doigt : je m'ennuie, je m'ennuie ... Grand-père Louka lut l'inscription et répartit : «C'est parce que tu es malade, sinon qu'est-ce que tu aurais à t'ennuyer à ton âge ?» Motia, qui ne s'attendait pas à ce que son grand-père l'observât et lise son inscription sur la vitre, s'anima et demanda :

«- Dis-moi, grand-père, pourquoi les personnes âgées ne peuvent jamais être gaies ? Elles sont toujours en train de soupirer en se désolant de quelque chose, comme si elles n'étaient jamais contentes d'elles-mêmes.

- Mais justement, c'est ça, mon petit.

- Est-il possible que la vieillesse gâte tellement l'homme qu'il s'aigrisse et se dégoûte lui-même ?

- Non. La vieillesse, au contraire, orne l'homme de sagesse ou, plus simplement d'expérience et de cheveux gris, ce qui inspire involontairement à chacun du respect pour la vieillesse.

- Alors pourquoi toujours ces soupirs et ce mécontentement de soi ?

- Eh bien, voilà pourquoi : toute sa vie l'homme fait son possible pour obtenir quelque chose qui lui semble utile et indispensable. Pour attendre les buts qu'il s'est fixés, il se dépêche de passer aux actes, sans prendre le temps de réfléchir aux moyens grâce auxquels il y arrive. Et voilà, une fois le long chemin de sa vie derrière lui, il se sent fatigué, son énergie disparaît, il a envie de repos; alors comme tout voyageur, il se retourne en arrière et sur lui-même. Et alors, qu'est-ce qu'il voit ? ... Sa course après un bonheur illusoire n'a fait que l'épuiser, et a éclaboussé de boue non seulement son corps, mais aussi son âme. Aucun habit des plus riches, aucune parure ne peut dissimuler cette boue morale sur sa conscience, et il se blâme, mais ce qui est fait est fait. Voici pour quelles raisons les personnes âgées sont tristes.

- Mais pourquoi alors ne font-elles toute leur vie que ce dont elles doivent se repentir après ?

- C'est justement pour ça qu'il faut essayer de débrouiller son passé de la même façon que

le colporteur s'y retrouve, devant sa boîte, quand, voulant montrer ses articles aux acheteurs, ils les étale tous jusqu'au dernier. Supposons que je sois colporteur et que j'aie déchargé ma boîte; je commence à étaler tout depuis ma plus petite enfance. Mes premiers souvenirs remontent à trois ans. On m'a enseigné la politesse : m'incliner et donner la main. On m'a appris à m'habiller élégamment, c'est-à-dire on s'extasiait sur tout ce qui était à la mode et nouveau et dont on me revêtait, on m'obligeait même à me regarder dans la glace. On m'a appris à danser, chanter, pour pouvoir ensuite fanfaronner devant les invités. On m'a aussi appris à prier Dieu, mais comment ?... Mes efforts de politesse étaient payés de caresses et de baisers, mon élégance de louanges; quand je chantais et dansais, on m'applaudissait; mais quant à mes prières, ce n'était que reproches pour ne pas avoir joint les doigts ou m'être incliné comme il se doit. On me lisait souvent des contes très intéressants et dont je me rappelle jusqu'à présent, tellement l'impression qu'ils produisaient était forte sur moi enfant. Par contre, sans que je sache pourquoi, on ne me parlait jamais de Dieu, de son amour infini pour les hommes et en particulier pour les enfants; on ne me racontait rien qui eût pu comme ces contes faire palpiter avec exaltation mon petit cœur d'enfant. Quand on me faisait dire mes prières, on me disait : «prie bien comme il faut, sinon Dieu te tuera avec une pierre.» Avec une telle recommandation, un enfant se représente Dieu comme un être sévère au plus haut degré dont il faut avoir peur car presque tous les enfants savent comment on peut tuer avec une pierre. Mais comme Dieu n'a jamais tué personne de cette façon, cette fausse peur a elle aussi disparu avec le temps. Plus tard, on m'a aussi enseigné le catéchisme, mais de quelle façon ? Du «par cœur». Tu as bien appris ta leçon ? Tiens, une bonne note et va vite te promener. On ne m'a pas appris à aimer Dieu; or, s'il y a bien quelqu'un qu'on n'offense jamais, c'est celui qu'on aime. S'il y en a un à la volonté de qui on se soumette volontiers, c'est celui qu'on aime. Le résultat d'une telle éducation : d'un côté, la froideur envers Dieu et tout ce qui est saint; de l'autre, une attirance pour tout ce qui est vain, ce qui n'est pas seulement inutile à l'homme, mais aussi nocif.

– Mais tu n'as pas là vidé toute ta boîte, fit remarquer en souriant le jeune garçon quand son grand-père se tût.

– Il y a beaucoup de choses encore dedans, lui répondit le vieux Louka, mais on ne montre au client que ce dont il a besoin et le reste, on le met de côté. Moi aussi, je ne t'indique que ce que tu as besoin de savoir. Tu étudies maintenant, mais dis-moi, Motia, est-ce qu'il t'arrive de réfléchir à ce que tu apprends au catéchisme ?

– Non, répondit sincèrement le jeune garçon.

– Voilà la maladie infantile universelle et la faute universelle des parents, des professeurs et des précepteurs. Ils apprennent aux enfants à réfléchir sur des problèmes d'arithmétique, à écrire des compositions, mais le catéchisme passe au second plan. Tu vois comme tout le monde s'amuse dehors. Tous ont des habits de fête, leurs visages sont réjouis, mais cette fête, c'est quoi ? La sainte Eglise nous apprend qu'il faut consacrer cette semaine à la préparation du Grand Carême, c'est à dire à s'habituer petit à petit à l'abstinence, à l'intensification de la prière accompagnée de prosternations, à la confession de nos fautes. Et nous, que faisons-nous ? Je dis «nous» parce que je ne peux exclure ni toi ni moi. Si toi et moi, nous ne participons à ce vulgaire tintamarre, c'est uniquement à cause, toi, de la maladie et moi, de la vieillesse.

– Mais tout le monde pourtant fête la semaine de carnaval, objecta le garçon.

– La plupart, oui, mais pas tous. Et quand bien même tous le feraient, cela n'est pas une justification devant Dieu. Il ne convient pas de prendre pour prétexte les autres, ne serait-ce que parce que chacun d'entre nous ne répond que pour soi devant Dieu. Chacun rendra compte de ses actes accomplis tout au long de sa vie... Voilà, souviens-toi un jour de ton grand-père Louka, écoute ce que je vais te dire. Tu es là et bien que ce soit par la force de la maladie et non par ton bon vouloir, tu restes assis calmement et sagement, tu écoutes ton vieux grand-père qui ne souhaite que ton bonheur sur la terre et au ciel. Et bien cela, tu ne le regretteras jamais. Mais si tu avais passé le même temps à t'amuser avec les autres, alors tu aurais un poids sur la conscience,

pour l'instant inconsciemment, mais tu aurais fini par l'avoir quand même. Réfléchis donc dès maintenant combien de ces différents poids se seront accumulés dans ton âme, une fois ta vie écoulée, si tu continues à t'adonner à toutes les passions et transgressions, sous prétexte que tout le monde fait comme cela. Moi aussi j'ai vécu en faisant comme «tout le monde» et, ma vie s'étant écoulée, j'ai peur pour moi. Je me pose la question avec insistance : avec quoi me présenterai-je devant mon juge ? Je sens les remords de ma conscience, je sens qu'il faut fléchir mon Dieu irrité, mais comment ? Je n'ai plus la force pour la mortification de la chair. Lorsqu'il faut prier, mon dos me fait mal, mes genoux ne m'obéissent pas; j'aurais été heureux de pleurer, mais mes yeux se sont desséchés ... Voilà pourquoi les vieux ne sont pas gais. Les seuls qui puissent avoir une vieillesse heureuse sont ceux qui toute leur vie ont essayé de satisfaire Dieu et non pas leurs coupables habitudes. Ce sont des gens comme ça qu'il faut imiter et non pas «tout le monde» qui vit sans penser à son âme.

Le discours simple du vieux grand-père Louka impressionna fortement le jeune garçon. Au bout de deux jours, il fut complètement guéri, mais regardait déjà d'un autre œil les fêtes de Carnaval. A partir de ce moment là, entre le grand-père et son petit fils se créa une amitié particulièrement forte. Motia demandait souvent à son grand-père de lui montrer encore quelque chose de «sa boîte», ce que ce dernier acceptait toujours de faire. Les images de sa vie qu'il lui montrait étaient si instructives que le jeune garçon se mit à réfléchir très sérieusement à beaucoup de choses et apprit à prévoir les conséquences de chacun de ses actes; le fait d'agir selon sa conscience devint la règle qu'il appliquait même dans les plus petites choses. Un jour le fils de l'aubergiste qui était dans la même classe que Motia lui proposa d'échanger contre un crayon de couleur un joli petit couteau pour tailler les plumes. Motia refusa bien que l'échange de petits objets fût une pratique très répandue parmi tous les écoliers.

– Mais pourquoi refuses-tu l'échange ? Mon petit couteau coûte trente kopecks et ton crayon lui, seulement dix kopecks, lui disait le fils de l'aubergiste.

– C'est justement pour ça, parce que ton couteau vaut plus cher !

– Bizarre, s'étonnait l'autre.

Motia, lui, aurait certainement fait l'échange s'il ne s'était souvenu du récit fait par le grand-père d'une bonne affaire qu'il avait conclue et qui lui était restée sur la conscience toute sa vie. Le vieux Louka était un homme des plus simples, mais son mérite est d'avoir formé en son petit fils un être droit et religieux par ses conversations simples et chaleureuses.

*A. Botkina tiré du journal "Kormtchi " 8 février 1903, n°7
traduit du russe par Xenia S. Dorochine*

Dieu donne ... l'intelligence, quand il inspire au docteur de la vérité la vertu d'une sage discrétion, pour lui faire connaître à qui, quand, comment, et ce qu'il doit dire. Car la même exhortation ne convient pas à tout le monde, puisque tous ne vivent pas de la même sorte. Souvent ce qui sert aux uns, nuit aux autres. Ainsi que nous voyons qu'il y a des herbes qui nourrissent certains animaux, et qui en tuent d'autres. Un certain son modéré de la voix qui apaise la fougue des chevaux ardents, irrite les chiens. Le même remède qui adoucit une maladie, en accroît une autre; et le pain qui entretient et fortifie la vie des hommes, est capable d'étouffer celle des petits enfants. Les prédicateurs doivent donc former leurs discours, selon la disposition de ceux qui les écoutent, et avec un si sage tempérament, que touchant les besoins de chacun en particulier, ils ne sortent point de la manière qui est nécessaire pour les édifier tous en général. Et en effet les coeurs des fidèles qui sont attentifs à ce qu'on leur prêche, sont comme les cordes tendues d'une viole, lesquelles un maître qui est habile, touche de différente manière, afin qu'il n'y ait rien de discordant dans les accords de l'air qu'il joue. De sorte que ces cordes rendent une harmonie parfaite; parce qu'encore qu'elles soient touchées du même archet, elles ne le sont pas d'une même sorte d'un même mouvement.

saint Grégoire le Dialogue (commentaire sur Job livre 30,3)